

Grenoble au XIX^e siècle

RENÉ FAVIER

Ce n'est pas sans dommage que Grenoble, l'ancienne capitale du Dauphiné, a traversé la Révolution. En créant les départements, les membres de l'Assemblée constituante ont souhaité un affaiblissement des provinces et une division de leurs pouvoirs entre des échelons administratifs plus modestes. À l'échelle du Dauphiné, Grenoble en paye le prix. Le décret du 26 février 1790 qui divise l'ancienne province en trois départements prive la ville de ce qui avait été le fondement d'une identité construite pendant près de six siècles. Elle est réduite à la situation de chef lieu administratif secondaire. Ce n'est même que de justesse que la « ci-devant capitale provinciale » garde sa compétence administrative et est choisie comme chef-lieu lors de l'assemblée électorale du 9 juillet 1790. À cette occasion, tout le nord du département mobilisé par des élites viennois frustrées dans leurs propres ambitions départementales, se mobilise pour Moirans, où se tient l'assemblée, et qui obtient 267 voix, contre 286 à Grenoble... et 3 à Tullins !

Stendhal on le sait n'est pas tendre avec sa ville natale : « Tout ce qui est bas et plat dans le genre bourgeois me rappelle Grenoble ». Privée du fondement de sa puissance ancienne, la ville doit de fait se reconstruire et trouver une identité nouvelle. Mais les mutations sont lentes et Grenoble reste longtemps encore une « ville d'Ancien Régime »

Une ville d'Ancien Régime

Capitale de l'une des plus anciennes provinces du royaume, Grenoble n'a jamais compté au nombre de ses grandes villes. Avec quelques 24000 habitants en 1789, elle ne figure qu'au-delà du vingtième rang des villes françaises. A l'échelle provinciale, elle est à peine deux fois plus peuplée que Vienne. Avec la Révolution, la ville perd même près de 20% de sa population qui ne se rétablit que lentement sous la Restauration. Mais la croissance reste faible jusqu'au milieu du XIX^e siècle, moindre que la moyenne départementale. A la veille du Second Empire, malgré l'importance des phénomènes migratoires, la ville ne dépasse guère les 30 000 habitants.

Propriétaires, cadres de la nouvelle fonction publique (notamment préfectorale), magistrats et hommes de loi (diplômés de la nouvelle faculté de droit créée en 1808) dominent au sein d'une ville qui reste avant tout rentière. Jusqu'au Second Empire, cette bourgeoisie investit peu dans

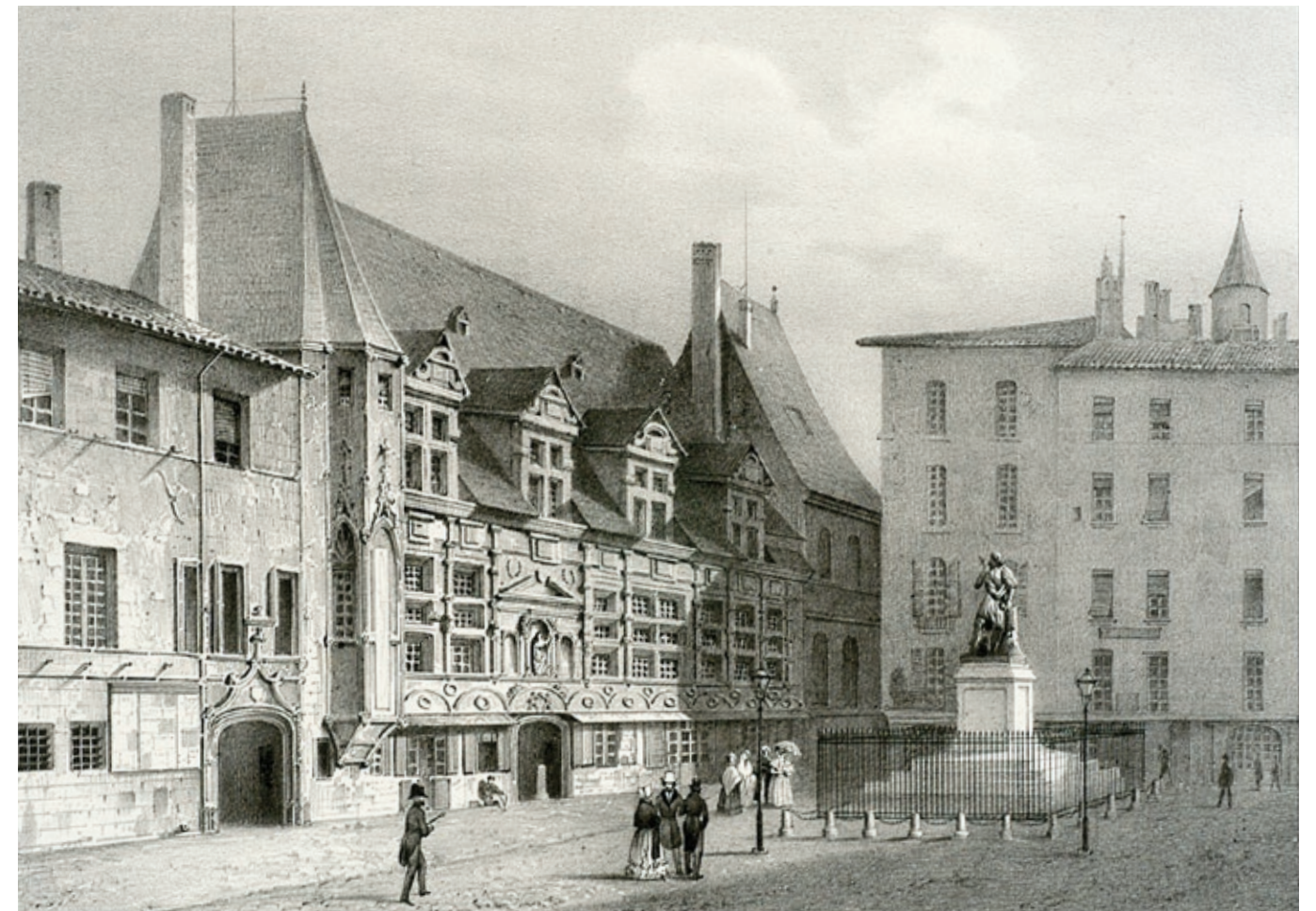


Fig. 1 : Rovidese vendeleseque dolupta ssundellique nosamus anditi ut quiandebis dolor ma expeliqui

le commerce ou l'industrie, préférant à cela la terre ou les prêts hypothécaires consentis aux paysans. Prolongeant une ancienne tradition, la ganterie toutefois devient une activité majeure, singulièrement après les progrès techniques initiés par Xavier Jouvin dans les années 1840 et la reprise des exportations vers les pays anglo-saxons.

Pour répondre à la faiblesse du système défensif qu'avait illustré le siège de 1815 et favoriser l'installation de manufacture nouvelle, la municipalité d'Hugues Berriat engage à partir du milieu des années 1820 une mutation spatiale qui prend appui sur les projets élaborés par Vauban au début du XVIII^e siècle. Dès 1824, de nouvelles murailles sont mises en chantier sur la Bastille, tandis qu'à partir de 1832 la nouvelle enceinte Haxo englobe les faubourgs sud et permet un doublement de l'espace urbain. Mais la crise bancaire des années 1840 et les désaccords entre la ville et les autorités militaires entravent pour longtemps les aménagements des nouveaux quartiers, les anciennes fortifications déclassées en 1837 continuant même à séparer la vieille ville de la nouvelle.

Une ville d'opposition

Si en octobre 1814 les Grenoblois accueillent avec enthousiasme le comte d'Artois (futur Charles X), c'est avec le même enthousiasme qu'en mars suivant ils envoient des émissaires à Laffrey pour rencontrer Napoléon. Alors que le préfet Joseph Fourier organise la réception avant de démettre de ses fonctions, l'entrée de l'empereur dans la ville provoque des ralliements en chaîne. Début juillet 1815, trois semaines après Waterloo, étudiants et libéraux résistent encore par les armes aux envahisseurs austro-sardes à la porte Très-Cloître. Dans les semaines qui suivent, la violente épuration engagée dans la fonction publique par le général Donnadieu et le préfet Montalivaut nourrit un profond sentiment d'opposition dont, en mai 1816, la conspiration de Didier (ancien directeur de l'école de droit) est l'acmé.

Son exécution le 10 juin 1816 ne met pas fin à l'hostilité aux Bourbons. Lors des élections législatives de 1819, c'est l'abbé Grégoire, ex-évêque constitutionnel et libéral qui, sans faire campagne, est élu à Grenoble contre le candidat officiel. Si son élection est invalidée par des procédures administratives, c'est un autre libéral, Camille Teisseire, qui le remplace. En mai 1820, des manifestations au cri de « Vive la charte » accompagnent la visite du duc d'Angoulême. En 1821, le préfet d'Haussez se désole de ce que les dispositions hostiles à la royauté... se communiquent à une jeunesse livrée à cette influence pernicieuse ». En mai, la faculté de droit est fermée. « Grenoble avait été le berceau des Cent-Jours. On crut nécessaire de frapper le bonapartisme dans le lieu-même où il avait éclaté » commente alors Guizot. Mais en juillet 1829, la population grenobloise fait à nouveau un accueil triomphal à Lafayette.

Si le député libéral de l'Isère, Camille Perier est nommé en mars 1831 président du Conseil, une opposition bruyante persiste sous la Monarchie de Juillet. Mais à défaut d'une véritable tradition ouvrière, la ville ne connaît pas de véritable agitation lors de la Révolution de 1848. Les Journées de juin n'y donnent lieu à aucun trouble. Fidèle à la tradition napoléonienne, la ville donne une large majorité à Louis-Napoléon Bonaparte, et le coup d'État ne suscite aucune émotion. En 1860, la ville accueille triomphalement Napoléon III. Il faut attendre les dernières années de l'Empire pour que Orléanistes et Républicains commencent à nouveau à se faire entendre.

Naissance d'une ville moderne

C'est dans le dernier tiers du XIX^e siècle que la ville d'Ancien Régime commence véritablement sa mue. Alors que le secteur protoindustriel de la ganterie continue à croître fortement entre 1860 et 1890, de nouvelles activités proprement industrielles se développent, en relation principalement avec la mise au point des techniques hydroélectriques dans la région alpine. De nouvelles entreprises émergent dans la chaudronnerie et la construction mécanique comme Joya, Bouchayer



Fig. 2 : Rovidese vendeleseque dolupta ssundellique nosamus anditi ut quiandebis dolor ma expeliqui

et Viallet ou Neyret Beylier. C'est un nouveau milieu patronal qui se constitue, où se croisent entrepreneurs issus de la petite bourgeoisie d'affaire locale et ingénieurs venus de tous les horizons et qui apportent leurs compétences techniques. L'essor de ces entreprises est fortement soutenu par les banques locales, en particulier la banque Charpenay. Parallèlement à cet essor industriel, l'essor du tourisme de montagne, qu'incarne notamment la création du Syndicat d'initiative du Dauphiné et des Alpes françaises, le premier de France, assure à la ville une attractivité nouvelle. Il en résulte pour Grenoble une forte croissance démographique. Entre 1860 et la fin du siècle, la population de la ville double, passant de 34000 à 68000 habitants.

Cet essor économique et démographique s'accompagne d'une effervescence intellectuelle. Dès les années 1830, l'Académie delphinale a été réorganisée par le maire Hugues Berriat, tandis que le préfet Pellenc, jaloux de cette initiative, crée en 1838 la Société de Statistique de l'Isère. Lieux de rencontre des élites cultivées, ces deux associations contribuent à l'essor de deux institutions, la Bibliothèque et le Musée. Installées primitivement dans les murs du collège, elles sont réunies en 1870 dans un édifice construit sur la nouvelle place d'Armes. Longtemps confinées à la seule formation des juristes, les facultés grenobloises de droit, des lettres et des sciences élargissent aussi leurs activités de formation et de recherche, singulièrement dans les domaines de la chimie et de la géologie. Avec la recréation de l'université de Grenoble en 1896, et la décentralisation qui l'accompagne, les initiatives explosent : création de l'Institut électrotechnique, du Comité de patronage des étudiants étrangers, essor de l'enseignement de l'italien...



Fig. 3 : Rovidese vendeleseque dolupta ssundellique nosamus anditi ut quiandebis dolor ma expeliqui

À ces mutations répondent une explosion spatiale et un réaménagement urbain. Non sans affrontement avec les autorités militaires, à la fois propriétaires d'un espace foncier considérable et soucieuses de garder à la ville son potentiel de défense, les autorités municipales entreprennent une profonde transformation de l'espace urbain. C'est d'abord au sud que, après l'attribution à la commune en 1854 des terrains des anciennes fortifications, s'inscrit le changement. Il se matérialise dans des rues rectilignes et larges (rue Lesdiguières) et plus encore dans l'aménagement de la place d'Armes où sont construits successivement, sous la direction d'architectes parisiens (Questel, puis son gendre Daumet) la préfecture (1857) et la bibliothèque-musée (1865-1870), l'hôtel de la division et, sur un emplacement initialement réservé pour un théâtre, le palais des facultés (1879). A l'ouest, dans les terrains moins onéreux restés en-dehors de l'enceinte Haxo, et profitant de la proximité de la gare créée en 1858, c'est un ensemble de faubourgs populaires et industriels qui se développent le long du cours Berriat ou autour de la place Saint-Bruno. Le prolongement de l'enceinte fortifiée jusqu'au Drac assure, à partir de 1880, l'intégration de ces nouveaux faubourgs dans l'enceinte urbaine tandis que, non sans difficulté, la

municipalité d'Edouard Rey aménage, autour de la place Victor Hugo un nouveau centre urbain de type haussmannien sur l'emplacement des anciens remparts arasés.

À l'orée du xx^e siècle, Grenoble connaît une profonde transformation. Entre la fin du Second Empire et 1914, sa population double, grâce notamment à une importante immigration au sein de laquelle les Italiens sont de plus en plus nombreux. Préparant des développements futurs, sa superficie triple. Son centre de gravité se déplace à l'ouest, autour de la nouvelle place Victor Hugo et de la rue Molière où s'installe la nouvelle bourgeoisie d'affaires, tandis que les maisons ouvrières s'étalent le long du cours Berriat. C'est à l'ouest également, sur un terrain près de la gare donné par Casimir Brenier, que s'installe en 1910 l'Institut polytechnique.

Cette transformation spatiale s'accompagne d'une modernisation dont la gestion communale des eaux qui assure la diffusion de l'eau à domicile à un nombre grandissant de Grenoblois et devient un enjeu social et politique majeur. A l'essor de l'automobile répond un début de goudronnage des rues pour éviter boues et poussières et réduire les bruits produits par le roulage. Cette modernité participe d'une ambition touristique nouvelle d'une ville qui entend à s'afficher comme la « capitale des Alpes françaises », dont Henri Ferrand, son infatigable chantre, ne cesse d'assurer la promotion :

« De toutes les villes de France d'une certaine importance, Grenoble est la plus admirablement située par rapport aux montagnes. Sur tout le pourtour de la plaine qui l'entourne, les hauteurs se dressent, rejoignant leurs replis à l'horizon, de telle sorte que la ville semble entourée par les monts d'une ceinture continue. A chaque extrémité de rue, une cime scintille au-dessus des toits, l'un des quartiers de la ville est construit sur le dernier renflement des montagnes de la Chartreuse, mais c'est surtout des quais de l'Isère que se développe aux yeux le magnifique éventail des crêtes de la chaîne des alpes dauphinoises et des escarpements du Vercors. L'espace de six à huit kilomètres qui sépare la ville de cette pittoresque enceinte lui ménage abondamment l'air et la lumière, mais les monts sont assez grands, assez abrupts, assez hauts sur l'horizon pour que l'œil en scrute tous les replis, en caresse tous les détails. Ils s'imposent à la vue comme une réclame sans cesse renouvelée, on s'y intéresse en quelque sorte malgré soi et on y va. Ainsi notre ville de Grenoble a-t-elle depuis longtemps mérité le surnom de Reine de l'Alpinisme »¹.

¹. Henri Ferrand, « L'alpinisme et le tourisme à Grenoble en 1904 », in MM. Aubertrand, Maurice Bergès, de Beylié..., *Grenoble et le Dauphiné*, Grenoble, 1904, p. 204.

L'éphémère académie de dessin de modèle vivant (1848-1856)

CANDICE HUMBERT

« Nos peintres grenoblois, surtout le savent et le déplorent, il n'y a pas à Grenoble, de modèles professionnels. [...] Il y manque donc à nos artistes [...] cet outillage d'élection indispensable pour la composition d'un tableau à figures. »¹ À eux seuls, ces quelques mots du peintre Eugène Faure suffisent à justifier la création de l'« Académie de dessin, peinture et sculpture [...] d'après l'étude du modèle vivant et de l'antique » fondée en décembre 1848 par les « artistes et les amateurs d'art de Grenoble ». Blanc-Fontaine, Rahoult, Debelle, Mehier, Cottavoz, Faure et Sappey sont les principaux instigateurs et les premiers souscripteurs de cet établissement qui propose d'accueillir gratuitement douze élèves par an. Un concours d'entrée doit valider la sélection des participants dont l'âge minimum est fixé à quinze ans. À ses débuts, l'institution investit un local, gracieusement prêté par la municipalité et qui se situait au-dessus du salon de l'Hôtel de ville². Activement soutenue par Frédéric Taulier³, à la tête de la municipalité suivante, l'académie se voit octroyer, dès 1849, une subvention annuelle de 1200 francs. Présentée comme un « complément nécessaire de toutes les autres écoles de la ville où on enseigne les arts du dessin artistique et industriel »⁴, l'établissement est alors considéré comme une institution municipale. Cependant, les changements successifs d'édiles finiront par avoir raison de ce projet qui connaît quelques aléas à partir de 1853. Pour commencer, le montant des subventions accordées par la mairie est revu à la baisse, n'atteignant désormais que 300 francs. De plus, on invoque un risque d'incendie dans le local occupé par l'institution, l'obligeant ainsi à déménager dans une « salle adjacente à l'école gratuite de dessin, située au deuxième étage de l'aile est du bâtiment de l'École de droit, [où l'on] accède par un escalier ayant entrée sur la rue de la halle »⁵. Si le lieu convient aux académiciens, la cohabitation déplaît à M. Béranger, directeur de l'école mutuelle de second degré qui enseignait également dans les locaux. La proximité de modèles vivants, qui posent nus, contredisait-elle sa morale chrétienne ? Dans une lettre du 9 mai 1856, A. Poussiégue, trésorier de l'académie, s'adresse au maire Louis Crozet et confirme que pour ces différentes raisons - et peut-être pour d'autres que nous ignorons - « non l'académie de dessin ne peut plus exister, non, elle n'existe plus »⁶.



1. Aristide Albert, « Le Peintre Eugène Faure », extrait de la *Revue Dauphinoise*, H. Falque et F. Perrin, 1902, p. 8.

2. Hôtel de Lesdiguières.

3. Frédéric Taulier est maire de Grenoble de 1845 à 1848 et de 1849 à 1851.

4. AMG 1R93, *Académie de dessin - Modèle vivant*, Lettre des artistes membres de l'académie au maire de Grenoble, 16 février 1853, f°1.

5. *Ibid.* note 4, f°3.

6. AMG 1R93, *Académie de dessin - Modèle vivant*, Lettre d'A. Poussiégue au maire de Grenoble, 3 mai 1856, f°1.

Jean Achard

3

VOREPPE, 1807 – GRENOBLE, 1884

Vue de la vallée de l'Isère prise à Saint-Égrève, vers 1844 dit aussi Vue prise à Saint-Égrève

Huile sur toile, 148 x 229 cm

Inscr. : S.B.G. : J. Achard

Dépôt de l'État en 1844 (MG 115).

Hist. : Acquis par l'État en 1840 sous le titre : *Vue de la vallée de l'Isère*.

Cat. : 1856, n° 115 ; 1891, n° 2 ; 1901, n° 134 ; 1911, n° 134.

Exp. : Salon de Paris, 1844, n° 1 ; Grenoble, 1885, n° 61, p. 16 et 70 ; Grenoble, 1892, Exposition internationale alpine, n° 1 ; Paris, 1935, n° 136, p. 92 ; Grenoble, 1982, n° 1, p. 5 ; Grenoble, 1984-1985, n° 17, p. 17 et 40 ; Grenoble, 1998, n° 128, p. 215 ; Grenoble, 2005-2006, n° 21, p. 22-23.

Bibl. : Reymond, 1879, p. 211-222 ; Reymond, 1887, p. 35 et 39 ; Roman, 1892, p. 10 ; Huault-Nesme, 1997, cat. n° 36 ; Académie Delphinale, 2001, p.155 ; musée de Grenoble, 2004, p.90 ; Huault-Nesme, 2008, p. 41-43 ; Pirat, 2011, vol. I p.85-90, vol. II p. 10-12 ; Wantellet, 2012, p. 42-43 ; musée de Grenoble, 2015, p. 208.

Après une première participation au Salon de Paris en 1839, Jean Achard attend quatre ans avant de présenter un tableau et de s'installer définitivement dans la capitale. Alors qu'une première toile, présentée au Salon en 1843, passe inaperçue aux yeux des journalistes, la suivante, *Vue de la vallée de l'Isère, prise à Saint-Egrève*, est remarquée par Joseph-Augustin du Pays, célèbre critique parisien, qui note dans son article sur le Salon de 1844 : « *Il serait difficile de surpasser M. Achard pour ce qui concerne les terrains et les collines rocailleuses qu'il peint avec une étonnante vérité*¹ ». Bientôt, une lettre du baron de Chabran La Tour (député du Gard) sollicite le 29 avril 1844 auprès du ministre de l'Intérieur l'achat du tableau². Celui-ci, qui a reçu une médaille de troisième classe, est acheté 2 000 francs par l'État pour le musée de Grenoble. L'Isérois tient enfin la reconnaissance officielle qu'il espérait pour lancer sa carrière.

Depuis son retour d'Égypte, Achard a beaucoup travaillé, se consacrant à de nombreuses études sur nature dans les environs de Grenoble. Il lui faut à la fois trouver son propre langage et se conformer au registre déterminé par le jury des Salons, qui ne peut être que celui de la tradition. Il s'appuie sur les principes du Lorrain ou de Poussin, sur les recommandations du peintre Valenciennes. Il reprend l'habitude mise en scène des paysages classiques : un côté, le droit, bouché par les rochers et l'étendue d'arbres pommelés, un autre, le gauche, largement ouvert sur les lointains. Au fond, le massif du Moucherotte et la grande voûte du célèbre pli de Sassenage sont extrêmement réalistes, tandis que le premier plan est fantaisiste : il s'inspire sans doute des carrières de pierres du Fontanil, alors en pleine activité, car la couleur et la forme des bancs sont bien observées, mais ces carrières se trouvent à plus de trois kilomètres au nord-ouest de la vallée. Un tableau de son élève Charles Bertier (1890) a été réalisé au même endroit, la prairie de la Rigaudière à Proveyzieux, ce qui nous permet de constater la différence.

En s'aidant de plusieurs études sur le motif, Achard crée un paysage composite, arrangeant en atelier certaines parties pour les plier à la nécessité d'une composition bien équilibrée et plus classique qu'il éclaire à la manière du Lorrain. Appréciant particulièrement les arbres et les rochers, il aime restituer la matérialité de ces éléments. Mais le tableau révèle



une maîtrise nouvelle. L'artiste excelle à creuser l'espace dans la lumière et à baigner les montagnes dans une fluidité et une transparence qu'on ne trouve que chez lui. En quittant son territoire natal pour s'installer à Paris, Jean Achard, libéré des principes néoclassiques, va peu à peu évoluer vers un art tout en symbiose avec la nature et s'intégrer dans le mouvement national du paysage réaliste.

L. H.-N.

1. *L'illustration*, 2 mars 1844.

2. Archives nationales, F 21 12.

Édouard d'Apvril

7

GRENOBLE, 1843-1928

Portrait de François-Marie Raoult, 1891

Huile sur toile, 133 x 95 cm

Inscr. : S.D.B.G.: E d'Apvril 1891

Hist. : Don de M^{me} Raoult en 1919 (MG 2066).

Exp. : Morestel, 1997, n° 24, p. 31.

Bibl. : Pirat, 2011, vol. I p. 99-101, vol. II p. 52.

Édouard d'Apvril met son talent de portraitiste à l'œuvre dans cette commande. Dans ce portrait officiel, François-Marie Raoult (1830-1901) est représenté en qualité de doyen de la faculté de sciences de Grenoble. Le haut front, les paupières légèrement tombantes et la barbe nette taillée vers l'avant en font un portrait fidèle à son commanditaire. L'artiste rend avec beaucoup de maîtrise le drapé soyeux de la robe rouge d'universitaire, tout en intégrant subtilement ses distinctions honorifiques. La légion d'honneur au cou est délicatement déposée sur le jabot de dentelle, visible sans être pour autant surexposée. C'est le ruban rouge qui attire le regard, alors que les blancs de la médaille et celui de la dentelle se superposent dans un camaïeu. De même, les palmes académiques en violet sur noir à gauche sur sa poitrine, ne sont pas affichées de manière ostensible, bien que tout à fait visibles.

Cette représentation d'un homme accompli est complétée par une composition resserrée. La posture assise sur un fauteuil dissimulé par le protagoniste et les bras légèrement écartés, débordant légèrement des bords du tableau, donnent à voir un homme qui habite entièrement la toile, stable et sûr de lui. Les sourcils légèrement froncés et un papier roulé dans la main droite laissent imaginer un universitaire concentré et prêt à lire un discours, comme pourrait l'être ce scientifique de renom. Originaire du Nord, il accède à la chaire de chimie de l'université de Grenoble en 1870 et la gardera jusqu'à sa mort. Il est reconnu dans ce milieu pour avoir établi trois lois scientifiques qui portent son nom et qui sont toujours admises à l'heure actuelle.

Les commandes de portraits officiels ou intimistes sont très courantes parmi la bourgeoisie et les intellectuels à la fin du XIX^e siècle. À une époque où le portrait photographique se développe, le portrait peint reste une preuve de réussite sociale. Édouard d'Apvril acquiert une certaine notoriété en se spécialisant dans les portraits de personnalités dauphinoises qui seront publiés à partir de 1889 de manière régulière en accompagnement de leur biographie dans la revue *L'illustration dauphinoise*¹.

M. R.

1. Cette revue sera ensuite publiée sous le titre *L'Actualité dauphinoise illustrée*.

